

Il est

N

**Sandrine Cohen
Sans
Mobile
Apparent
06**

aka



Rose a six ans, c'est une jolie petite fille, ses longs cheveux blond vénitien lui tombent jusqu'en bas des hanches.

Elle porte une robe légère, peut-être une chemise de nuit, rosée, elle marche sur une côte escarpée du Finistère Nord, en direction de la Pointe du Raz. Elle tient son doudou lapin dans sa main. Elle marche d'un pas décidé, courageuse. Elle a rendez-vous. Le vent se lève. Il est tôt le matin, elle serre les dents un peu, de fatigue, et peut-être de peur. Ses pieds, chaussés de tennis en toile blanche sans lacet, tranchent franchement avec la couleur noire de la roche. De loin, l'image est belle, sauvage, comme un tableau. Rose arrive au bord de la falaise. Elle regarde la mer qu'elle connaît si bien. Elle soupire, hésite une seconde. Ses parents vont sûrement lui en vouloir. Elle saute.

Anna Belkacem, une femme d'une quarantaine d'années, brune, le teint hâlé, qu'elle tient de son père, algérien, sort de la gare de Plogoff. Anna est flic, elle vient d'être mutée ici, une mutation sous forme de punition. Elle, la Parisienne convaincue, la fêtarde, cocaïnomane dans les soirées arty, consommant les hommes et les femmes comme des *kleenex*, doit s'exiler en province pour une faute impardonnable pour une policière de son grade : elle a fait justice elle-même. Elle a envoyé des gros bras casser la gueule d'un homme violent. Elle déteste les violences conjugales. Elle déteste que seulement cinq pour cent des plaintes aboutissent. Elle déteste les flics qui ne font pas leur travail. Elle a bien fait. Au moins un qui ne recommencera pas.

N'empêche, par voie de conséquence, elle peut dire au revoir au commissariat du Troisième sur lequel elle régnait en maître, ne parlons pas des mœurs où elle voulait aller. La voilà à Plogoff, autant dire le trou du cul du monde. Anna va devoir noyer son chagrin, et ses soirées, dans du chouchen, et danser le Festnoz, quitte à se détruire le petit doigt, pas vraiment une promesse de joie.

Anna débarque au commissariat avec sa valise, tout droit sortie du train. Elle est accueillie par Alban Doria, la quarantaine lui

aussi, un drôle de mélange breton, anglais, norvégien et guinéen, même si ça se voit à peine. Il a l'air droit, carré, résistant. Anna se souvient soudain que la ville de Plogloff a gagné une bataille, il y a quelques années, contre le nucléaire. Elle est peut-être bien tombée après tout. Alban veut lui prendre sa valise, Anna refuse, elle est assez grande pour la porter toute seule, Alban ne s'en offusque pas, lui donne des banalités d'usage, s'enquiert de savoir où elle va loger. Anna ne sait pas encore, sans doute dans une chambre d'hôtes en attendant de trouver à louer. Alban lui montre son bureau, lui présente ses collègues, ils s'arrêtent à la machine à café. Tout à l'air de se dérouler normalement, une arrivée dans un nouveau commissariat, nouveau job, nouveau lieu, et pourtant, quelque chose ne va pas, Anna le sait, elle le sent.

— C'est quoi le problème ?

— Quel problème ? Aucun, vous êtes la bienvenue. Vous êtes plus gradée que moi, donc on va s'arranger. Vous serez officiellement sous mes ordres, mais pas officieusement. De toute façon, il ne se passe pas grand-chose dans la région. De ce que j'ai entendu, vous allez manquer singulièrement d'action.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Quel est le problème ?

— ...

— Vous avez les yeux rougis, vous avez pleuré, vous êtes un sensible en plus du reste, mais de là à avoir les yeux rouges ? Personne ne sourit, ne blague, il règne un silence de mort. Quel est le problème ? Pas avec moi. Ici, avec vous ?

Alban hésite une seconde. Il n'a pas l'habitude d'autant de rapidité, lui est plutôt flegmatique. Même s'il aime les énigmes et que les méchants soient mis hors d'état de nuire, il apprécie les gens, de prendre son temps, de respecter le temps de chacun. Il est né ici.

— Ce matin, une petite fille a été retrouvée morte. Elle est tombée de la Pointe du Raz. Elle s'appelait Rose, elle avait six ans. Son père est l'entraîneur du club de foot de la ville, un type bien, sa mère est une des institutrices de maternelle, une femme chouette aussi, tous les deux impliqués dans la ville. Tout le monde les connaît. Tout le monde connaissait Rose. Nous sommes sous le choc.

— Elle est tombée ?

— C'est-à-dire ?

— Elle est tombée, on l'a poussée, elle a sauté. Il y a au moins trois possibilités. Vous êtes sûr qu'elle est tombée ?

Qui est cette nana qui imagine qu'une petite fille de six ans puisse vouloir sauter d'une

falaise ? Alban sent les poils de son échine se dresser, il déglutit.

— Elle est tombée. Un couple de randonneurs l'a croisée, seule, un peu plus tôt, avant l'accident. Ils s'en veulent terriblement. Vu le paysage, lunaire, ils n'auraient pas pu rater un prédateur. Quant au fait de sauter, je n'y ai même pas pensé. Un enfant de cet âge ne peut vouloir mourir.

— Détrompez-vous. Convoquez ses parents.

— Pardon ?

— Vous avez dit qu'officieusement, je n'étais pas sous vos ordres. Convoquez ses parents. Je vais faire une enquête, ça sera ma première. De toute façon, qu'est-ce qu'elle faisait toute seule sur les bords d'une falaise ? Vous voyez Doria, il se passe des choses chez vous. Vous avez une bonne chambre d'hôtes à me conseiller ?

— Chez mon père. Mais j'y vis.

— Ah très bien, on va en faire des choses ensemble Doria.

— Il est guinéen.

— Et alors ?

— Non, désolé, c'est que, par ici, ils sont plutôt blancs.

— Appelez-le, j'irai ce soir.

Doria parti, Anna s'assoit à son bureau, regarde dehors, la vue sur l'église, les photos de

la falaise accrochées au mur, soupire. Elle déteste les morts d'enfants.

Vers vingt-heures, Anna sort du commissariat. Elle n'a pas arrêté. Elle a reçu les parents de la petite, Lucia et Sébastien Carrez, tous les deux bouleversés, incapables de reprendre leur souffle, de parler, ils aimaient leur fille plus que tout, ils l'avaient attendue longtemps, six ans. Elle leur a été enlevée après le même temps passé ensemble. Ils ne comprennent pas ce qui a pu se passer. Rose adorait aller se promener seule, mais toujours à côté de la maison, et elle était prudente, même si elle connaissait ce bout de la falaise comme sa poche. Oui, leur maison est sur la falaise. C'est pour cette raison qu'ils lui avaient appris à faire très attention depuis toute petite. Un coup de vent peut-être ? Non, ils n'ont rien vu d'étrange, pas de changement de comportement récent. Si, quand même, quelques terreurs nocturnes depuis son anniversaire, mais c'est l'âge aussi, une période. Les fameuses périodes fourre-tout du développement de l'enfant, Anna estime qu'elles font plus de mal que de bien. Elles sont un bon moyen de ne pas écouter les enfants. En tout cas, clairement, Rose était aimée. Et elle était même populaire au dire de sa maîtresse, Yolande Sassuit. Anna, qui imagine toujours le pire, surtout dans les

familles ordinaires, n'a pas de raison de poursuivre l'enquête. Il y a eu de puissantes rafales de vent ce matin, Rose a sans doute été déséquilibrée. Merde. C'est triste.

Dans la rue, Anna croise la marche blanche en l'honneur de la petite fille. Il y a du monde, des adultes, des enfants, habillés en blanc ou en couleurs, des roses, des fleurs, des dessins et des bougies à la main, des jouets, des photos de Rose, une photo en particulier, répétée à l'infini, Rose souriante, son doudou lapin à la main, dans sa robe préférée, celle qu'elle portait ce matin. Anna peut presque la voir sauter de la falaise. Elle secoue la tête, se reprend, elle voit le mal partout. Bizarrement, l'ambiance est légère. La procession sort du village, passe par un chemin étroit bordé de marguerites, qui traverse les étendues d'herbe rase, verte, et mène à la falaise. Ils vont jusqu'à chez Rose. Instinctivement, Anna les suit, et puis ils vont dans sa direction, la chambre d'hôtes du père de Doria, elle aussi, donne sur l'océan.

Anna est saisie par la beauté sauvage du paysage, et sa rudesse. Elle va être bien ici finalement. Sa mutation serait-elle un mal pour un bien ? De la musique celtique s'élève, accentuant encore l'aspect mystique du

moment. Elle croise le regard d'un homme, noir, elle a envie de l'embrasser. Elle, elle a toujours aimé la couleur. Un petit garçon pose sa bougie sur le perron des parents de Rose, puis les autres. Anna poursuit son chemin.

Pas très loin. La maison d'Ibrahim, le père d'Alban Doria, est voisine de celle des Carrez. Elle a la même vue à couper le souffle. Ibrahim l'accueille en lui ouvrant les bras. Anna s'y pose une seconde. Il a soixante-dix ans, en fait au moins dix de moins, et dégage une énergie hors du commun.

— C'est triste n'est-ce pas, tellement triste la mort d'un enfant. Et celle-ci était un ange.

Il prend la valise d'Anna, lui, elle le laisse faire, et ils montent à l'étage. La chambre est douce, spacieuse, confortable, décorée d'objets africains, une magnifique déesse de la fécondité trône sur une table basse, la grande fenêtre donne plein sud sur les embruns. Le vent fait claquer un volet. Ibrahim le bloque avec un loquet, ferme la fenêtre.

— Il faut faire attention avec le vent par ici, il est violent. Vous dînez avec moi ce soir bien-sûr.

— Bien sûr.

Il est six heures du matin, Anna dort comme une masse depuis huit heures, ce qui ne lui est pas arrivé depuis au moins trente-quatre ans. La

soirée a été douce, Ibrahim avait fait un yétissé, un ragoût de thon, ils ont parlé d’Afrique, de musique, et puis, ils se sont tus, contemplant le feu de cheminée. Soudain, Anna est réveillée par des coups sur sa porte. Elle sursaute, regarde instinctivement son arme, posée sur une chaise.

— Anna, Anna, c’est moi, c’est Alban.

Merde, qu’est-ce qu’il fait là lui ? Ah oui, il habite ici, même s’il a eu la délicatesse de ne pas s’imposer à la soirée. Il habite encore chez son père, à quarante-quatre ans, tout ça parce qu’il a perdu sa femme il y a trois ans et fait une dépression. Hier, elle a failli lui envoyer qu’il n’avait qu’à se prendre en main, mais elle s’est tue. Il lui est sympathique en dépit de son air goguenard et de sa lenteur absolue. Qu’il est lent. Elle enfle un jean, ceinture son holster et glisse son arme dedans, elle garde le tee-shirt avec lequel elle dormait, un tee-shirt manches longues, fin, qui laisse voir la pointe de ses seins. Elle se souvient qu’il y a du vent, enfle un gros gilet par-dessus, ouvre.

— Doria, je comprends que vous ayez des besoins pressants, mais il est tôt là.

— Désolé, mais Clarisse Valéria, la maire de Brest, vient d’être retrouvée morte ici, sur la falaise.

— La maire de Brest ? Putain, Doria, je croyais qu'il ne se passait jamais rien chez vous.

— Je ne sais pas quoi vous dire, c'est le premier meurtre en dix ans, à croire que les dieux sont avec vous.

— Dites tout de suite que j'attire les crimes.

— Dites-moi que ça vous déplaît ?

Pas faux, un point pour lui, elle aime le crime, enfin, plutôt les résoudre. Et un crime ici, maintenant, quand elle arrive... Parfois, le hasard, le destin, ou quelque autre force obscure, œuvre en souterrain pour que les événements s'orchestrent comme il se doit.

— Vous croyez en Dieu ?

— ...

— Vous avez dit les dieux sont avec vous.

— Je... Je suis animiste. Je crois aux forces de la nature. Je crois que nous ne sommes pas tout seul, des individus isolés, déconnectés du reste du monde. Je crois en un nécessaire rééquilibrage des énergies.

Anna sourit, ils vont pouvoir parler à peu près le même langage.

— Arrêtez de mater mes seins, vous avez un père formidable, et vous allez, vous aussi, vous amuser.

— Peut-être.

— J'en suis sûre.

— Elle était très appréciée dans la région. On parlait d'elle comme d'une future députée. Elle a été très active ici au moment du nucléaire.

— Elle connaissait Rose ?

— Vous pensez qu'il y a un lien ?

— Je ne crois pas aux coïncidences.

— Je ne sais pas, elle était médecin. Ici, les médecins font de la pédiatrie, et elle était réputée pour bien s'entendre avec les enfants. Elle l'avait peut-être vue en consultation ?

À côté du corps de Clarisse nue, sur la falaise, la scientifique fait son travail, cherche des indices, prend des photos. Le médecin légiste, Soizic Lesage, donne ses premières conclusions. Clarisse Valéria est sans doute morte asphyxiée, les marques de strangulation, faite à l'aide d'une corde fine en métal, sont extrêmement significatives. Par ailleurs, elle a vraisemblablement été ligotée, elle a des marques aux poignets. A priori pas de trace d'un crime sexuel, pas de lésion apparente et le corps est propre. Anna soupire, tant mieux, elle n'aime pas les crimes sexuels.

Sur le papier, Clarisse Valéria est une femme impeccable, la belle cinquantaine, médecin dévouée, elle a monté une maison de santé à Brest, une des premières de France, maire de sa ville depuis plusieurs années, présidente d'une

association pour la défense de l'environnement, elle a été une des figures marquantes qui a empêché l'arrivée du nucléaire à Plogoff, à l'époque elle a remué ciel et terre, et même fait douze jours de grève de la faim, engagée, faisant de la politique mais pas politicienne, une rareté. Valéria vivait seule. Elle n'a jamais été mariée et n'avait pas d'enfant. Alban la qualifie de vieille fille, ce qui a le don de d'énervé Anna. Vieille fille ? Les femmes n'ont donc pas le droit de vivre leur vie pour elles seules ? Alban sourit, il a un beau sourire, il lui rappelle qu'il y a des vieux garçons aussi, que ce genre de remarque est sexiste de sa part à elle. Merde, il a raison. Anna ravale la flopée d'injures qu'elle a envie de lui balancer, à la place, elle lui met la main aux fesses, sexiste toi-même. Ça la fait marrer, lui aussi. En tout cas, Clarisse Valéria était une femme bien. Il n'y a pas de mobile apparent.

Au commissariat, les équipes sont sur la brèche, Doria a réussi à garder l'enquête que, bien sûr, les flics de Brest voulaient récupérer, Clarisse Valéria est un gros poisson.

Anna met en place un board avec la photo de Clarisse au centre. S'il n'y a pas de mobile apparent, un reste de mise : la cupidité. La cupidité a toujours sa place en politique. Quelqu'un voulait-il la place de Valéria ?

Menaçait-elle la place de quelqu'un, son intégrité contre une malversation ? Valéria a fait du tort au nucléaire, mais aussi à pas mal de gros investisseurs type *Amazon*. Ce pourrait être une vengeance, ou un nécessaire sacrifice pour un gros coup financier, la fin justifie les moyens ?

Anna va vite, envisage tout. Alban la regarde, estomaqué, elle est douée, brillante, et l'action la rend encore plus sexy qu'elle n'est déjà. Ça faisait longtemps qu'une femme ne lui avait fait cet effet, aucune depuis Lucie en fait. Il doit faire attention quand même, ce n'est ni le moment, ni une bonne idée. Anna le regarde, sourit, lui montre la sortie. Il rêve ou c'est une proposition ?

Dans les toilettes pour femmes, Anna attrape Alban, l'enferme dans une des cabines, baisse son pantalon, déboutonne le sien, mange sa bouche, prend son sexe dans sa main, Alban soulève son tee-shirt, lui lèche les seins, la soulève, la repose sur lui, la pénètre. Anna laisse échapper un gémissement, son sexe est trempé, celui d'Alban, long, dur, trouve sa place comme s'il avait toujours été là, il va et vient, fort, loin. Elle jouit. Lui aussi. Merde, c'était bon, c'est rarement si bon, surtout avec un homme, surtout la première fois. Décidément,

Plogoff réserve bien des surprises. Anna se rhabille.

— Vous allez peut-être pouvoir vous reconcentrer maintenant Doria ?

Alban éclate de rire. Oui, définitivement, Plogoff réserve des surprises.

Anna demande une perquisition chez Valéria. Elle a forcément un secret, quelque chose à cacher. Personne n'est complètement intègre. Même pas elle, qui s'en vante. Elle a bien envoyé des gros bras casser les jambes d'un haut placé cogneur de femmes et, même si les flics n'ont pas pu prouver le lien, il existe. Et elle est là.

Anna sort de chez Ibrahim. Le soleil est couché depuis longtemps, la nuit est tempête, le vent fort, l'océan déchaîné. Elle ne s'en rendait pas compte mais la nature lui manquait, la force des éléments, cette sensation de n'être qu'une toute petite particule dans l'univers. Anna laisse ses pensées divaguer, voit la maison des parents de Rose, entourée de bougies protégées par des cloches de verre pour qu'elles brûlent malgré le temps. Les photos de la petite Rose semble vivante à la lueur dansante des flammes. Elle la regarde. Anna la voit sauter de la falaise.

La perquisition chez Clarisse Valéria ne donne rien. Son agenda était exemplaire, tenu à

l'heure près, quelques noms d'hommes apparaissent de temps en temps, elle n'était pas si vieille fille que ça. Il va falloir appeler tout le monde, interroger tout le monde. Ça va prendre du temps. Anna demande aussi à ce que les dossiers de ses patients soient épluchés. Même si les parents de Rose ne la connaissaient pas autrement que de réputation, elle cherche, veut vérifier, une intuition, un lien entre Clarisse et Rose. Alban ne comprend pas, la petite n'est pas allée toute seule à Brest rencontrer la médecin maire et Clarisse n'est pas revenue à Plogoff depuis l'affaire du nucléaire, Rose avait deux ans. Anna hausse les épaules, c'est comme ça, qu'il fasse éplucher les registres. Soudain, Rose apparaît sur une photo de la falaise punaisée au mur, elle se retourne, regarde Anna, saute. Merde. Quel est le rapport ?

Dans un café du coin, *BFMTV* passe en boucle l'information de la mort de Clarisse, elle était assez connu quand même et très respecté. Et puis, un crime sans mobile apparent, ça intrigue. Il y a de quoi ? Pourquoi cette femme s'est-elle retrouvée là ? Il y a forcément une raison. Les tueurs en série qui choisissent leur victime au hasard, c'est bon pour les séries télévisées. Anna commande un Spritz, elle en est à son quatrième, la barmaid lui sourit,

l'homme assis de l'autre côté du comptoir aussi. C'est bien, ce soir, elle a le choix.

Des randonneurs se promènent le long de la falaise avec un chien, le chien s'échappe, file dans un interstice, aboie. Le couple le rejoint, la femme s'approche, hurle. Un homme, jeune, nu, visiblement mort, est allongé sur la roche saillante. Un éclat de soleil éclaire son visage torturé. Sur son cou, une fine ligne de sang.

Anna épingle la photo du jeune homme sur son tableau. Il n'a pas encore été identifié, mais il a été tué comme Clarisse, exactement le même mode opératoire. Alban est abasourdi, un mort par jour, des journalistes dans toute la ville et Anna, ça fait beaucoup pour lui. Pourtant, ce matin, son père a rigolé et lui a dit que ça ne lui faisait pas de mal de recommencer à vivre. Alors, Alban parie avec Anna qu'il réussira à identifier la victime en moins de deux heures. Anna éclate de rire. Il parie quoi ?

Alban passe des coups de fil. L'air de rien, il connaît son job et il a de l'entregent. D'ailleurs, Anna ne le sait pas, mais c'est grâce à lui qu'ils ont gardé l'affaire Valéria. Banco, le gamin s'appelait Youssef Libinsky, il avait vingt-deux ans, il était orphelin depuis ses seize ans. Il a été arrêté une fois pour racolage sur la

voie publique à Boulogne, il avait quinze ans. Depuis ses dix-huit, il était pion dans un lycée à Paris. Il vivait dans un squat dans le Dix-huitième. Merde, quel rapport avec Valéria ? Et avec Plogoff ? Il y en a forcément un. Même si c'est une série, les victimes sont liées, ne serait-ce que par le lieu. Le tueur ou la tueuse a emmené Lipinsky jusqu'ici, ce n'est pas rien, et ça ne peut pas être anodin. Et où est le tueur ? Il est forcément dans le coin. Youssef a été tué quelques heures après Clarisse, alors qu'il habitait dans un squat dans le Dix-huitième. Comment est-ce possible ? Est-ce que le tueur aurait une planque dans le coin ? Il aurait séquestré Libinsky avant de le tuer ? Il les aurait séquestrés ensemble ? Mais pourquoi ?

Alban lance des recherches, sur un rayon de vingt kilomètres, un lieu désert ou déserté, insonorisé. Il fait remarquer qu'en même temps, avec le bruit de l'océan, n'importe quelle maison sur la falaise ferait l'affaire, celle de son père, ou celle des Carrez par exemple. Les Carrez ? Anna en revient toujours à la même chose, quel est le rapport entre Rose et Clarisse ? Entre Rose et Youssef ? Aucun, a priori. Et entre Clarisse et Youssef, c'est pareil, ils ne sont pas de la même génération, ville, origine, classe sociale. Merde. Cela dit, ils ne savent rien de Youssef ou presque. Devraient-

ils aller à Paris ? Étrangement cette perspective ne réjouit pas Anna. Elle a pris goût aux nuits de sommeil, sans insomnie, aux plats guinéens d'Ibrahim et même, plus qu'elle ne saurait le dire, à Alban. Anna le regarde, les dossiers des patients de Valéria n'ont rien donné, il épluche les registres de ses rendez-vous, elle n'avait rien informatisé. Il les a demandés sur vingt ans. Pourquoi ? Comme ça, au cas où. Anna se dit qu'il est vif et rapide en fait. Mais ils n'ont toujours aucune piste. Par quel bout prendre l'enquête ? Comme elle sait le faire, Anna laisse son esprit travailler tout seul. C'est plutôt un homme, elle ne saurait dire pourquoi mais une série d'indice concordant : la taille des corps, le poids, la séquestration. Si c'est une femme, elle est rudement entraînée et, dans le coin, il n'y a pas d'ancienne de l'armée, elle est même la seule fic gradée. Et soudain, une question lui vient, reste, s'impose, pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? Comment le tueur dépose-t-il les corps sans être remarqué ? Ils ont fait des recherches, personne n'a vu de voiture. Pourtant, les corps ne tombent pas du ciel. Ou alors, il s'agit d'un véhicule qui a l'habitude d'être là, qui n'est pas repérable par les randonneurs. Un vendeur ambulancier ? Une voiture de flic ? Le coupable serait un flic ? Anna saisit sa pensée au vol. L'hypothèse est crédible. Le coupable serait un flic ? Elle

regarde Alban, son paradoxe, son mystère. Alban serait le coupable ? Anna se reprend. Elle doit rester concentrée sur l'affaire, trouver le point commun entre les deux victimes. Le visage de Rose s'imprime sur le tableau, à côté de ceux de Clarisse et de Youssef. Le cerveau d'Anna ne cesse de rajouter Rose aux deux autres victimes. Alors, elle se lève et ajoute une photo de la petite fille à l'endroit où son visage est apparu. Alban la regarde, surpris, et en même temps soulagé. Il ne saurait dire pourquoi. Anna demande du renfort. Elle veut des patrouilles tournantes tous les dix kilomètres sur la côte. Ils ne savent rien des victimes et de leur lien, ils ne savent même pas s'il y en a un, ils ne savent pas s'il y aura d'autres victimes. S'il y en a d'autres, le seul point commun à ce stade, c'est la falaise.

Dans le squat du Dix-huitième où habitait Youssef, une fête bat son plein. La musique techno, DJ Harris, fait sauter les baffles, et danser, entrer en transe, des jeunes gens de dix-sept à vingt-cinq ans survoltés par le son, l'alcool et les amphétamines. Une drogue de synthèse qui, quand elle est mal fabriquée peut envoyer des presque encore enfants entre quatre planches, voyage sans retour. Ils s'en foutent. Il faut dire que leur avenir n'est pas des plus

réjouissant entre le réchauffement climatique, les nouveaux virus, les attentats et la croissance qui risque de faire péter la planète. Dans un coin, un peu à l'écart, Yacine, un jeune Beur, s'éloigne pour téléphoner. Il entre dans une pièce, une chambre, avec un matelas au sol, une armoire à moitié vide et un sac ouvert. Yacine laisse tomber son appel, saisit le sac rapidement, en sort un portefeuille. Il l'ouvre tout en surveillant ses arrières. Dedans, il trouve une carte d'identité, celle de Youssef, un billet de train pour Brest, une photo de Youssef enfant avec ses parents, une autre de Youssef au même âge avec Clarisse, et une troisième toujours avec Clarisse mais prise visiblement récemment, sur laquelle elle l'enlace, l'embrasse sur la bouche, et enfin plusieurs coupures de cinquante euros. Un bruit de porte qui claque. Yacine met prestement le tout dans sa poche et sort.

Anna fixe le board, des lignes partent de Clarisse Valéria vers différentes hypothèses de mobiles, tous liés à la politique, une ligne part de Youssef, la piste de la prostitution, aucune ne part de Rose, évidemment, et aucune ne les relie entre eux. Elle se lève, relie les trois photos entre elles par un trait. Elle reste là, elle n'a pas d'idée. Merde. Alban la rejoint. L'équipe relais de Paris vient de l'appeler. A priori, Youssef

n'avait pas de petite amie, ni de petit ami. Pas d'amis tout court. Le même était renfermé, solitaire. Tout le monde l'aimait bien, personne ne le connaissait. A priori encore, il avait arrêté la prostitution. Lucas Gendron, le proviseur du lycée, est tombé des nues, s'il avait su, il ne l'aurait pas embauché, mais il faisait bien son job. Il se droguait un peu, mais sans plus, les amphétamines qui inondent Paris. Youssef a disparu depuis cinq jours. Ils n'ont pas retrouvé ses papiers d'identité. Anna soupire. Qu'est-ce qu'ils ratent ? Merde. Soudain, elle saisit une idée. Ils doivent chercher à Brest, la ville de Valéria. Il y a forcément un lien. Le même était de Paris, il faut essayer tous les hôtels. Qui sait ?

Anna fixe la falaise, elle respire. Le soleil se couche, le ciel se pare de rose, de bleu, de mille teintes changeantes, la roche de granit elle-même semble refléter les couleurs irisées. Le spectacle dure un moment, Anna pense mais s'apaise. Elle se retourne. Dans la maison, Ibrahim cuisine, elle peut presque sentir les effluves et la chaleur du plat forcément épicé. Alban tient compagnie à son père, un verre de vin à la main. Elle sourit et rentre.

Le lendemain, l'idée d'Anna paye. Mathieu Lepic, gérant d'un petit hôtel de Brest, reconnaît Youssef. Il le voyait environ une fois

par mois, depuis quatre ans, il restait une nuit, parfois deux, parfois trois. Une voiture venait le chercher le matin tôt et le ramenait le soir tard. Il n'a jamais vu qui conduisait. Anna s'exaspère.

— Merde, putain, qu'est-ce qu'on rate ? Que faisait ce même ici une fois par mois ? C'est quoi cette histoire de voiture ? Quel est le lien ?

— Et s'il était l'amant de Valéria ?

— Pardon ?

Anna est surprise et elle n'est pas facile à surprendre, d'où Doria aurait-il ce genre d'intuition ? Il est bon, perspicace, et il cache bien son jeu. Elle s'en veut un peu de ne pas y avoir pensé elle-même.

— Ça va, ne sois pas sexiste, il avait vingt-huit ans de moins qu'elle, il était rebeu et fauché, mais, après tout, l'amour n'a pas de frontières.

— Merde, c'est pas con.

— Merci.

— Pourquoi le tueur s'en est-il pris à eux, dans ce cas ?

— Alors ça ? Il n'aime pas les histoires d'amour ? Les femmes dominantes ? Fait gaffe, tu as du souci à te faire.

— Très drôle. On en est où de la planque ?

— Nulle part, pour le moment.

— Je ne comprends pas. Il les a forcément séquestrés avant de les tuer. On a retrouvé toutes les affaires de Clarisse Valéria chez elle, y compris ses papiers. Elle n'est pas partie comme ça de son plein gré. Il a dû l'enlever chez elle.

— Oui, mais on n'a rien retrouvé chez Youssef.

— Ça ne veut rien dire. Un squat, il y a du monde qui passe. Il y a des fêtes.

— Tu crois qu'il l'aurait enlevé à Paris et tué ici ?

— Je ne sais pas, Doria, je sais juste qu'il a une planque, je le sens.

Anna regarde Doria par en dessous. Une planque ? Une maison isolée, insonorisée, ou, comme Doria l'a fait remarquer, une maison simplement sur la falaise, face à l'océan, comme celle des Carrez ou celle d'Ibrahim. Hier, Ibrahim lui a parlé de la passion d'Alban pour la musique. Il joue de la batterie qu'il pratique au sous-sol pour ne pas le déranger. Un sous-sol insonorisé d'une superficie aussi grande que la maison. Et si le tueur était un flic ? Et si le tueur était Alban ? Et si elle couchait avec le tueur ? Non, ce n'est pas possible. Anna regarde le tableau, trace une ligne entre Clarisse et Youssef, écrit couple dessus, ajoute un point d'interrogation, puis un

autre. L'hypothèse du couple est une bonne hypothèse, mais il y a autre chose, elle le sent. Elle regarde Rose.

Une camionnette bleue roule doucement, tous feux éteints, le long de la falaise. Au loin, on peut voir la maison des Carrez, et celle d'Ibrahim, et puis, tous les dix kilomètres, les phares des voitures de police. La camionnette s'arrête, une silhouette en descend, ouvre les portes arrières, fait basculer le corps d'un homme, nu, avec un tatouage sur le pubis : N. Un rayon de lune vient frapper la camionnette, c'est une camionnette de police.

Il est tard. Alban rentre, Anna l'attend. Où était-il ? Elle n'a pas pu accéder au sous-sol fermé à clé. Sans un mot, elle l'intercepte. Il sent la sueur, il est moite, un mélange de transpiration et d'iode, d'eau salée et de vent, elle s'agenouille, veut le prendre dans sa bouche. Il résiste, la soulève, l'emmène dans sa chambre, une chambre spartiate. Il la dépose sur son lit, la déshabille, se déshabille sans la quitter des yeux, l'empêche d'intervenir, la pénètre, doucement, puis plus vite, la peur, l'excitation, les meurtres. Il se retire, descend le long de son ventre, plonge sa langue entre ses

cuisses, Anna gémit. Il lui met la main sur la bouche au moment où elle crie.

Le téléphone d'Anna bipe, elle se réveille en sursaut, elle est dans le lit d'Alban, il n'est pas là. Elle peste contre elle-même, ce n'est pas son genre de s'abandonner comme ça. Elle prend son téléphone, voit des appels en absence, un texto, sursaute. Merde. Elle s'habille rapidement, croise Alban dans le couloir, il lui apportait le petit-déjeuner. Elle n'a pas le temps.

— On a encore retrouvé un corps. Faudra quand même que tu me parles de cette histoire de batterie, j'aimerais bien t'entendre un jour.

Anna colle la photo d'un homme sur le tableau. Cette fois, la victime est identifiée quasiment immédiatement car sa disparition a été signalée une semaine plus tôt. Il s'appelle Gilles Latrouche, il est le directeur d'un collège de Quimper. Arrivé dans la région, il y a une dizaine d'années, il était apprécié de tous. Il vivait en couple avec Manuel Garcia et apparemment les deux hommes s'adoraient. Manuel et leurs amis font de Gilles le portrait d'un homme gentil, serviable, professionnel. Un homme sans histoire qui réglait même ses accidents de voiture à l'amiable, tout comme ses conflits de voisinage. Pourquoi le tueur s'en est-il pris à lui alors ? Latrouche a été enlevé

chez lui sept jours auparavant. Il a été tué la veille. Ce délai renforce l'idée d'une planque dans le coin. Mais, quel est le lien entre Latrouche, Clarisse et Youssef ? Ou, s'il n'y a pas de lien direct, quel est le point commun entre les trois victimes ? Et Rose ? Quel est le rapport avec Rose ? Anna pense vite, très vite, elle doit retrouver le coupable. Pour ça, elle doit comprendre la raison de ces crimes, le mobile. Jusqu'à présent, il n'y a pas de mobile apparent. Pour aucun des trois. Comment le tueur a-t-il pu se débarrasser du corps hier ? Au nez et à la barbe des voitures de police. Où était Alban hier soir ? Youssef serait-il le trait d'union ? En couple avec Clarisse Valéria, il aurait eu une aventure tarifée avec Gilles Latrouche à l'époque où il se prostituait ? Le gérant de l'hôtel a dit qu'il le voyait depuis quatre ans. Il aurait été en couple avec Valéria depuis quatre ans. Avant ? Gilles et Clarisse auraient-ils partagé le même amant, jeune, presque un enfant ? Les questions se précipitent dans sa tête. Merde ! Soudain, Anna a une idée, les enfants. Et si le point commun était les enfants ? Un directeur d'école, une pédiatre, un pion, Rose. Et s'ils avaient affaire à des pédocriminels ? Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? À cause de Clarisse Valéria bien sûr. Clarisse est une femme, la première victime était une femme. Personne n'imagine une

femme pédocriminelle. Les femmes pédocriminelles sont le tabou des tabous. Pourtant Anna sait que, même si elles ne représentent qu'une infime partie de ces prédateurs sexuels, elles existent et elles sont certainement plus nombreuses que la population ne le pense. L'abus sexuel féminin est impensable, l'esprit l'occulte, et le silence qui l'entoure est encore plus grand que celui qui entourent les abus sexuels masculins, pourtant déjà bien épais. Cette hypothèse expliquerait aussi la photo de Rose sur le tableau, dans le dessin d'ensemble.

À l'aune de cette conjecture, Anna sait où ils doivent chercher, et ils trouvent. Gilles Latrouche a été muté à Quimper suite à la plainte d'une élève de sixième du collège de Lorient qu'il dirigeait auparavant. Cette jeune fille avait dit qu'elle était persuadée de ne pas être sa seule victime. Elle avait également évoqué la possibilité de victimes masculines. Anna est folle de rage. Comment l'administration peut-elle laisser à la tête d'un établissement scolaire un homme dont une enfant s'est plainte ? Combien de victimes après celle-ci ? Manuel, le compagnon de Gilles Latrouche, tombe des nues, s'insurge. Pourtant, après des interrogatoires musclés et orientés, les langues se délient. Deux garçons de sixième

eux aussi, ils ont onze ans, disent avoir été contraints à des fellations. Un troisième, un élève de cinquième lui, avoue en larme s'être fait régulièrement sodomiser, d'abord avec le doigt, puis avec la verge. Une fille de la même classe, elle, parle de ses grognements pendant qu'il éjaculait sur ses fesses, la suppliant de garder son corps intact. Anna a envie de tout casser. À la place, elle descend dans les toilettes et frappe contre le mur, fait les cent pas. Alban la rejoint, la prend contre lui. Elle résiste, et puis, se laisse aller, pleure. Depuis combien de temps n'avait-elle pas pleuré ?

Clarisse Valéria, elle, avait porté plainte contre son père pour viol et agressions sexuelles sur mineur de moins de quinze ans. Comme très souvent dans ces affaires, l'instruction s'était soldée par un non-lieu. Combien d'agresseurs répètent-ils les violences qu'ils ont subies ? Il ne paraît pas aberrant, même si c'est inimaginable, que Clarisse Valéria abusait de ses petits patients. Alban secoue la tête. Il a presque fini d'éplucher les registres de Valéria. À la recherche de quoi d'ailleurs ? Du nom de Rose ? Malgré le témoignage de ses parents ? De celui d'un autre enfant qui les emmènerait sur une piste ? Qui validerait la supposition sordide d'Anna ? Il y en a des centaines. S'il

faut appeler tous les parents, ils n'ont pas fini. Anna a une bouffée d'angoisse.

Quant à Youssef Libinsky, Anna est certaine qu'il a vécu des abus sexuels. D'après elle, aucun enfant, et à dix-sept ans, on est encore un enfant, ne se prostitue s'il n'a pas vécu des violences intimes avant. L'œil d'Anna s'éclaire.

— Cherche le nom de Youssef Libinsky dans les patients de Valéria. Vérifie dans son registre d'il y a seize ans. Elle dit avoir été agressée par son père à l'âge de six ans, ses victimes devaient avoir le même âge. Merde. Et si tu as raison et qu'ils étaient en couple, elle aurait abusé de lui toutes ces années. Merde. Tu te rends compte.

— Enfin, à vingt-deux ans, il était consentant.

— Tu ne sais pas ce qu'est l'emprise. Un enfant violé, abusé, ne sait plus dire non, ni à son agresseur, ni à d'autres agresseurs potentiels.

Alban vérifie le registre en question et devient blême. Anna avait raison, Valéria a vu le petit Youssef Libinsky deux fois à l'âge de six ans. Ensuite, son nom n'apparaît plus, mais le lien est établi. Elle a peut-être simplement arrêté de noter ses visites ? Comme elle a détruit son dossier ? Au cas où ? Pour qu'il n'y ait pas de lien justement ? Ils ont peut-être

maintenu une relation jusqu'à aujourd'hui. Alban soupire, elle connaît l'horreur de près. C'est sûr.

Anna poursuit. Ils ont un mobile pour Latrouche et Valéria. Pour Youssef Libinsky, c'est moins évident, mais peut-être était-il lui aussi devenu un prédateur ? La plupart des pédocriminels ont été eux-mêmes des victimes. C'était le cas de Clarisse Valéria, et Gilles Latrouche, lui aussi, a certainement vécu un truc moche dans son enfance. Pas pour les excuser bien sûr, mais pour comprendre. Reste à savoir pourquoi ici ? Pourquoi maintenant ? Et le rapport entre Valéria, Libinsky, et Latrouche ? Étaient-ils en réseaux ? Ils auraient affaire non seulement à des pédocriminels mais à un réseau de pédocriminels ? C'est possible, Latrouche faisait partie de l'association contre l'implantation de la centrale nucléaire dans la région, il a forcément connu Clarisse Valéria à cette époque. Les pervers se reniflent entre eux. Ils ont pu avoir l'idée de mettre leur vivier de victimes en commun, et de les faire partager à d'autres. Vu son profil, Youssef, de victime, aurait même pu devenir rabatteur, avant d'être bourreau à son tour ? Le meilleur moyen de le savoir, c'est de fouiller les ordinateurs plus avant, ceux de Clarisse Valéria, mais surtout

celui de Gilles Latrouche, lui n'en avait qu'un, personnel, il a forcément laissé des traces.

Et banco, quand on sait quoi chercher, on trouve, même si c'est bien caché. Des experts, spécialistes en informatique, récupèrent dans l'ordinateur de Latrouche un cookie effacé qui les mène, après plusieurs redirections, vers un site pédocriminel sur le darkweb. Ce site a été désactivé il y a environ une semaine, le lendemain de la mort de Rose, le jour de celle de Valéria, de Libinsky, et la veille de celle de Latrouche. Il y a forcément une relation de cause à effet. Les experts arrivent à reconstituer le site et le contenu. Parmi les adresses IP administratrices, il y en a une qui mène à un des ordinateurs de Clarisse, et une autre à celui de Latrouche. Le lien est confirmé. Le contenu du site consiste en des millions de photos et de films pédocriminels. Alban a envie de vomir. Combien de pédocriminels passaient par ce site ?

Des photos d'enfants nus, des sexes d'adulte dans la bouche, des doigts dans leur vulve, dans leur anus, des pénis, des mains sur des poitrines inexistantes ou naissantes, des vidéos montrant la même chose mais en mouvement. Des images insupportables, insoutenables.

Des photos et des vidéos de Clarisse et de Youssef de ses six ans à ses quinze ans, il est reconnaissable à une tache de naissance sur son bras, rapports sexuels monstrueux entre une femme mûre et un petit garçon, parfois la tête entre ses cuisses. Et puis Youssef à son tour, vers seize ans, avec des petits garçons. Le cercle de la répétition innommable en images sous leurs yeux.

— Putain Belkacem, il fallait que tu viennes ici pour nous déterrer un truc pareil, c'est à gerber.

— Désolée, ça ne m'amuse pas.

— ...

— Il nous manque quelque chose. Le lien avec Rose. Elle n'est pas sur ces photos de merde, elle n'est pas là, et pourtant, elle y est, j'en suis sûre. Il nous manque la planque, il nous manque pourquoi ici ? Pourquoi maintenant ? C'est un réseau national, il draine du lourd, il y a de l'argent, du pouvoir derrière, bien plus que celui de Valéria.

— Merde.

— Quoi ?

— Merde, merde, merde.

— Quoi Doria !

— Je sais, je sais le lien avec Rose, le pourquoi ici, le pouvoir et la planque. Merde !

Anna et Alban foncent en voiture de police banalisée toute sirène dehors. Du renfort les suit, juste derrière. L'océan gronde pendant qu'Alban raconte à Anna son hypothèse.

— Martin Valmont. Il a à peine quarante ans, mais il est député, un enfant d'ici propulsé dans les hautes sphères avec le dernier président. Il a voté contre la loi du non consentement avant treize ans. Puis à nouveau contre la loi du non consentement avant quinze ans. Je le suis sur les réseaux. Il a une maison un peu en retrait de la côte et il est le parrain de Rose. Il est venu à son anniversaire, il y a deux semaines. Merde ! Merde ! Merde ! Il a passé une semaine avec la petite, je me souviens, je les voyais se balader sur la falaise.

Anna est effondrée, elle a la confirmation que la petite a sauté, et, même si elle le savait, elle a toujours eu l'espoir de se tromper. L'horreur d'un enfant qui se donne la mort avant d'avoir vécu. Et, si Doria a raison, ce dont elle ne doute pas, Valmont est la prochaine victime, il est même peut-être déjà mort. A-t-elle envie de le sauver ?

Les voitures de police, celles d'Alban en tête, foncent. Elles s'arrêtent dans des crissements de pneu, freinages contrôlés. Anna sort la première, elle a déjà son flingue à la main. Alban la suit, puis d'autres policiers qui

restent en retrait. Les ordres sont clairs : les commissaires veulent capturer le tueur, vivant. Alban fait signe à Anna qu'il passe par derrière, il sort de son champ de vision.

Anna entre, seule, les autres restent dehors. Avec précaution, elle vérifie les pièces les unes après les autres. Elle trouve une chambre qui a été occupée. Sur le lit, il y a une photo de Clarisse et Youssef attachés. Ils ont donc été séquestrés ici jusqu'à leur mort. Dans une autre chambre, une photo de Latrouche entravé est, elle aussi, posée sur le lit. Il a subi le même sort. Toujours pas de signe de Valmont, ni du tueur. Ni de Doria d'ailleurs. Anna change de partie de la maison, ouvre une autre pièce, une salle de bain. Elle ressort dans le salon. Les baies vitrées donnent sur l'océan déchaîné, les éléments sont en fureur, comme elle. Soudain, un bruit, presque rien, mais un bruit. Elle se déplace comme un chat, pousse une porte, doucement, un homme est sur un lit, nu, une ligne sur son cou, les cordes qui pendent, il est mort. Elle entend un nouveau bruit. Elle lève le regard, une silhouette, une ombre, Alban, s'arrête une seconde sur le pas de la porte-fenêtre, un éclair éclate, le tonnerre gronde. Pourtant, l'orage s'éloigne. Anna ne bouge pas, laisse la silhouette disparaître. Elle s'approche du lit, regarde l'homme trépassé

elle reconnaît Martin Valmont, elle a envie de vomir. Il l'a bien mérité. Il est temps que ces hommes-là, et ces femmes-là, il y en a quelques-unes, sachent qu'ils ne sont plus en sécurité, nulle part. Elle a besoin de temps, pour savoir ce qu'elle va faire. Alban contre ces pourris ? La justice qui les laisse en liberté et bien-sûr va enfermer Alban ? Il doit être assez loin maintenant. Elle crie.

— Je l'ai trouvé, venez. Il est là. Appelez les secours.

Doria débarque par la porte fenêtre, Anna ne lui pose pas de question, il ne dit rien lui non plus. Après tout, le tueur, ce pourrait être elle. Aussi.

Anna demande un service à Rosalie Sabran, une amie, parfois un peu plus, et ancienne collègue de Paris, actuellement en place au ministère de la justice : est-ce qu'elle peut vérifier si Alban Doria ou Ibrahim Doria ou Lucie Doria ont un jour déposé une plainte, quelle qu'elle soit ? Rosalie soupire, elle n'a jamais rien su refuser à Anna. L'information tombe, oui, Lucie et Ibrahim Doria ont porté plainte contre un certain Xavier Renaud, instituteur, pour violences sexuelles sur mineur de moins de quinze ans, leur fils. L'enquête

s'est soldée par un non-lieu même si le mec a été muté. Et qu'est devenu ce Xavier Renaud ? Rosalie se doutait qu'Anna lui poserait la question. Il a été retrouvé mort chez lui, il y a un an. De quoi ? Il a été assassiné, strangulation. Mais les investigations n'ont rien données. Xavier Renaud semblait au-dessus de tout soupçon. Les flics n'ont pas trouvé de mobile. Enfin maintenant, elles savent toutes les deux qu'il y en avait au moins un. Anna soupire. Elle raccroche. Merde. Alban. Merde, merde, merde.

Anna fouille dans le bureau d'Alban, et, au fond d'une armoire, sous des piles de dossiers, elle en trouve un intitulé sobrement : protection de l'enfance. Il s'agit de pages et de pages de recherches sur le démantèlement d'un réseau pédocriminel. Il y a des fiches sur Valéria, Libinsky, Latrouche et Valmont. Alban savait tout, il enquêtait sur eux. Et sur d'autres. Merde.

Anna se tient debout devant la maison d'Ibrahim. Alban, silencieux, s'approche derrière elle. Devant eux, un orage est passé, la falaise brille sous le soleil froid de l'hiver, le noir de la roche paraît presque chaud. L'océan est bleu, vert, le léger clapotis de la marée va et vient, la maison des Carrez est illuminée par les bougies. La veille, le couple s'est effondré, ils

avaient fait rentrer le mal chez eux. Comment auraient-ils pu savoir ? Les photos de Rose reflètent des rayons de lumière. La petite fille semble plus gaie, sereine. Anna soupire.

— Alban.

Il l'interrompt.

— Je me rendrais demain.

— Tu as des circonstances atténuantes.

— ...

— Si tu restes dehors, tu ne seras plus jamais libre.

— Je sais.

— Je suis désolée.

— Je sais.

Ibrahim sort de la maison.

— Vous pouvez venir manger si vous voulez.

Anna et Alban se retournent.

— Merci.

Alban s'apprête à rentrer, Anna ne bouge pas.

— J'arrive.

Alban se penche sur elle, l'embrasse doucement dans le cou, laisse traîner ses doigts dans sa main, et puis rentre à son tour.

Anna regarde la falaise, l'océan, l'horizon. Elle voit une petite fille qui lui ressemble, au loin, elle lui sourit.

